

Éloge du livre à l'âge du numérique

Hervé Fischer

Volume 48, numéro 3, juillet–septembre 2002

Le livre électronique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030401ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030401ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fischer, H. (2002). Éloge du livre à l'âge du numérique. *Documentation et bibliothèques*, 48(3), 69–70. <https://doi.org/10.7202/1030401ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Éloge du livre à l'âge du numérique

Hervé Fischer*

Professeur, titulaire de la chaire Daniel Langlois des technologies numériques et des beaux-arts
Université Concordia
<hfischer@cgocable.ca>

Paradoxalement, l'invention du numérique nous fait redécouvrir les vertus et le potentiel du livre. Ainsi la naissance de la photographie a-t-elle, en son temps, libéré la peinture des contraintes du réalisme et permis les grandes aventures de la peinture abstraite, cubiste, futuriste, surréaliste, etc. Les livres que nous produisons sont le fruit de siècles d'inventions et d'améliorations qui en ont fait un objet technique extrêmement sophistiqué et quasi parfait. Il mérite qu'on le célèbre aujourd'hui, en contrepoint de l'essor d'Internet, alors que des prosélytes ingénus du numérique nous annoncent sa disparition imminente au profit des contenus en ligne.

Il est d'ailleurs amusant qu'on ait choisi cette expression du « en ligne » (*on line*), pour désigner précisément ce qui échappe à la linéarité de l'écriture et du rationalisme, et tend plutôt à l'arabesque, au coupé collé, aux réseaux multidirectionnels, à la discontinuité et à la dissociation des logiques et des idées. Nous sommes entre deux âges, celui de la Renaissance italienne et celui du numérique, déstabilisés par une révolution technologique sans précédent, et nous nous référons encore aux figures et structures du passé pour évoquer un futur insaisissable mais fascinant.

Revenons donc à cette question, sans doute trop simpliste pour qu'on prenne garde encore à la poser, alors qu'on parle tant des nouveaux supports électroniques et autres *cyber-books*. Qu'est-ce qu'un livre? Un texte plié. Un texte reproductible mécaniquement en quantités illimitées, comprimé dans un très petit format, léger et facilement transportable, qui peut se lire partout sans piles, sans branchement électrique ni téléphonique, sans câble, sans satellite. Il est très aisément et rapidement manipulable en avant et en arrière – on peut relire un passage ou en sauter.

Objet peu fragile, souple, qui tient dans la poche et se vend très bon marché; il peut aussi prendre toutes sortes de formats de luxe, subir tous les caprices qu'on connaît aux livres d'artistes, et il s'avère très flexible à tous les usages. Protégé par une couverture-boîtier aux modalités innombrables, il est compact et se range très bien sur des étagères. Objet de charme, il offre des plaisirs tactiles, visuels ou même olfactifs. Il peut circuler partout et même discrètement sous le manteau. Merveille ergonomique et technique, il peut durer des siècles et conserver notre mémoire collective beaucoup plus sûrement que toutes les technologies numériques les plus sophistiquées d'aujourd'hui. On y peut intervenir facilement dans les marges, on peut l'offrir, le brûler sur la place publique, ou dans les chaudes thermes romains d'Alexandrie. Et on peut même le scanner, le numériser et le mettre *en ligne*!

En outre, l'essor de la pensée occidentale lui doit son succès. La démocratie, la liberté individuelle lui doivent tout! Car cette technologie, que plusieurs jugeraient volontiers archaïque, permet pourtant beaucoup mieux l'exercice de la pensée abstraite que les jeux visuels des écrans numériques. Un livre n'exploite que ce simple médium: l'alphabet disposé en lignes austères et uniformes. Mais parce qu'il implique un effort d'attention et de discipline, il exige l'immobilité et l'oubli du corps, favorisant la concentration mentale. Il impose une exigence aiguë de l'esprit, alors qu'un écran multimédia appelle à l'agitation des mains sur le clavier ou la console, suscite le brouillage des idées par les sons ou la musique, la dispersion de l'esprit par les hyperliens et les associations arborescentes ou incongrues d'images et de pensées. C'est donc incontestablement à l'écriture, à l'alphabet phonétique et anonyme (qui opère abstrai-

tement et non pas analogiquement) ainsi qu'à l'imprimerie et à la diffusion des livres que nous devons l'essor politique et scientifique du rationalisme critique, l'idéologie des Lumières, tandis que le multimédia nous replongera sans doute bientôt dans l'obscurantisme et la pensée magique. Le livre vieillit bien alors que les technologies vieillissent mal! Et plus elles sont sophistiquées, plus elles vieillissent vite et plus elles sont fragiles et vulnérables.

Et pourtant – et c'est encore un paradoxe – le récit imprimé, aussi austère et réducteur puisse-t-il paraître en comparaison du multimédia ou du multisensoriel que favorisent les nouvelles technologies numériques, est capable d'exciter l'imaginaire beaucoup plus activement que les hypermédias obèses. Plus le message est précis et alourdi d'informations, plus l'espace offert à l'imagination est réduit. Qui dit le plus suggère souvent le moins. Une photo couleur refroidit l'imaginaire qu'une photo en noir et blanc attise. Une bande dessinée qui passe au roman-photo ou au film perd toute la puissance évocatrice que savait si bien animer un simple dessin au trait. M^{me} Bovary au cinéma est privée de la puissance imaginaire que Flaubert avait su donner à cette lectrice de romans avec le seul alphabet phonétique.

La médiation technologique trop présente nuit au message. La complexité du numérique occupe les mains et distrait les yeux et l'esprit, alors que la routine anonyme et plate de la lecture du livre laisse tout l'espace au mental et à l'imaginaire.

Comment imaginer lire Baudelaire, Socrate ou même Stephan King avec un *joystick*? Et comment Sartre, Bradbury, Borges, Chomsky ou Fukuyama pourraient-ils exprimer leurs idées avec une

* Auteur de *Mythanalyse du futur*. 2000. <<http://hervefischer.ca>>; *Le choc du numérique*. 2001. VLB; *Le roman-tisme numérique*. 2002. Fides.

console et un écran multimédia ? Ils n'existeraient tout simplement pas. Si le livre devait disparaître au profit des écrans numériques, il n'y aurait plus d'écrivains, ni peut-être même de grands penseurs.

Ou bien ce nouvel écrivain du futur devrait-il devenir une sorte de chef d'orchestre du multimédia, maîtriser non seulement l'écriture, mais la musique, l'illustration, le cinéma, l'interactivité et toutes les technologies que cela impliquerait ? Le son et les images ne risquent-ils pas de désamorcer la force du texte, et le texte la force des photos, et l'interactivité la puissance narrative ? Devrait-on croire que l'agrégation des médias est cumulative en suggestions qui se renforcent ? Que la somme est plus que l'addition des parties et que le livre ainsi numérisé et complété par tous les autres médias constituerait un progrès dans la création ? Qui oserait

soutenir que le progrès existe en art et en littérature ? Et que le progrès – incontournable dans la technologie – impliquerait le progrès de l'œuvre littéraire ou de la pensée ? La logique « accumulative » conduit tout simplement à l'absurde.

Les avancées des technologies numériques ne peuvent en aucun cas constituer une évolution et encore moins une amélioration du livre, si l'on rêve de « livres électroniques ». Elles conduisent ailleurs, dans l'exploration fascinante d'autres langages, d'autres usages sociaux et finalement vers un 8^e art. Celui-ci, s'il sait explorer ses vertus et spécificités, nous promet beaucoup, mais seulement dans la mesure où il ne copiera pas les médias précédemment inventés, ni leurs contenus, ni leurs langages, ni leurs usages, ni leurs créateurs.

Quel est alors l'avenir du livre à l'âge du numérique ? Celui d'un objet au

charme archaïque, progressivement relégué dans l'oubli ? Certainement pas. Il ne cèdera rien à coup sûr de sa présence ni de ses qualités uniques. D'ailleurs, la production de livres devient aujourd'hui exponentielle et il s'en consomme plus que jamais alors même que les ordinateurs se multiplient. Nous sommes plutôt confrontés à deux défis opposés, qui se nourriront sans doute de l'exploitation de leurs différences : d'une part, inventer les nouveaux langages et les contenus des médias numériques et, d'autre part, repenser l'écriture, les vertus et les libertés du livre – qui demeureront aussi les libertés de l'esprit.